

Khansā' bint 'Amr

UNIVERSITY OF
CALIFORNIA

LE DIWAN D'AL HANSA'

PRÉCÉDÉ

D'UNE ÉTUDE SUR LES FEMMES POÈTES

DE L'ANCIENNE ARABIE

PAR LE P. DE COPPIER S. J.

BEYROUTH

IMPRIMERIE CATHOLIQUE S. J.

1889

douloureux d'une mère, d'une épouse, d'une sœur mettaient les armes aux mains d'une tribu entière et provoquaient une guerre d'extermination. On comprend que cette action des femmes poètes ne fut que rarement la salutaire influence de la sagesse et de la modération. Le plus souvent ce fut une action funeste à la nation arabe, puisqu'elle y attisait sans cesse la guerre civile.

Mais, à un autre point de vue, celui de la formation des nobles caractères, ces poésies eurent une influence admirable qu'elles gardent encore : elles furent une école d'héroïsme. Ces vers débordant d'énergie et d'enthousiasme, exaltant la bravoure, la libéralité, la fidélité au serment, l'hospitalité généreuse, le mépris de la vie, le sacrifice de tout intérêt et de tout sentiment à l'austère devoir, fortifient l'âme comme une tragédie du grand Corneille, et par là ils ont eu chez les Arabes et peuvent avoir parmi nous une influence vraiment salutaire : notre siècle affadi a besoin de se retremper aux héroïques traditions du désert.

Le lecteur, croyons-nous, sera bien aise de voir notre thèse démontrée par les faits. Nous étudierons donc successivement l'action exercée autour d'elle par chaque poétesse. Il sera facile d'en déduire la part d'influence que peuvent revendiquer les femmes poètes dans les événements historiques de l'Arabie.

Cette influence des poétesses arabes fut celle du caractère plus que celle du génie : les vers de la jeune

La Tribu de Quraïzat, à laquelle appartient la poétesse Sârat, montra elle même une rare énergie dans les guerres de l'islam et résista vingt-cinq jours à toutes les forces musulmanes. Le seul reproche grave que l'histoire ait à faire aux Juifs arabes, n'atteint pas les particuliers, mais quelques uns de leurs chefs qui furent de vrais tyrans. Le plus exécré est Dû Nuwâs qui fit jeter 20 mille chrétiens du Nağrân dans une fosse pavée de charbons ardents. Yaṭrib était, paraît-il, au temps de Sârat, sous la domination d'un de ces chefs cruels, dont le roi de Yaman Abû Ġabalat voulut délivrer les fils de Quraïzat; mais ceux-ci combattirent pour leur chef de tribu contre le roi étranger et les Hazrag ses alliés. Ils jonchèrent de leurs cadavres la vallée de Dû Huruḍ. Voici comment Sârat loue leur valeur, blâme leur imprudence et pleure leur désastre :

Mètre wâfir. Rime en Ḥ

- 1 Nation chérie, moissonnée en pure perte!
Voici qu'à Dû Huruḍ les vents emportent la poussière
- 2 Qui recouvre les forts de Quraïzat, terrassés
par les épées de Hazrag et par ses lances.

mitive, chaque auteur contredit ses devanciers quand il ne les copie pas. C'est ainsi qu'al Ḥalabî donne pour adversaire au Juif Maḥrab az Zubaïr et non pas 'Alî. Il est vrai que, selon cet historien, le frère de Maḥrab fut tué par 'Alî. « Si ce n'est lui, c'est donc son frère ! »

Al Barrâq venait de s'exiler, quand la guerre éclata entre la tribu de Rabî'at et celles de Quđâ'at et de Taî. Les guerriers de Rabî'at lui demandèrent son concours; mais sa colère fut celle d'Achille : il refusa. La guerre se fit sans lui et les fils de Rabî'at essayèrent une sanglante défaite. Une seconde députation n'eut pas plus de succès que la première. Alors les tribus ennemies, instruites du courroux d'al Barrâq, tentèrent de l'attirer à leur parti; elles lui firent offrir le commandement suprême, s'il combattait avec elles contre son ingrate patrie. A peine al Barrâq eut-il entendu cette infâme proposition, il se lève indigné, fait retentir l'appel aux armes parmi ses compagnons d'exil et s'élançe, au galop précipité des chevaux de guerre, vers les campements de sa tribu; afin d'accélérer la course, il brise sa lance et en distribue les fragments à ses frères, pour aiguillonner leurs chevaux. Il arrive avec eux aux tentes de Rabî'at, suivi de loin par le reste de ses cavaliers. On l'acclame et on lui défère le commandement. Sans retard il met sur pied tous les hommes en état de porter les armes et s'avance contre Quđâ'at. Al Barrâq dispose sa petite armée, en capitaine consommé. Il lance l'avant-garde sous la conduite de Kulaîb et de son frère al Muhalhil, que nous retrouverons dans les luttes héroïques du désert; al Barrâq garde un corps de réserve qu'il met en embuscade. Les jeunes chefs de l'avant-garde, après une charge brillante, simulent la fuite, selon la tactique arabe et l'ordre formel reçu d'al Barrâq : ils attirent les

Mètre ramal. Rime en A.

- 1 Dieu! Qui découvrira à l'œil de Barrâq
mes luttes et mes douleurs?
- 2 O Kulaïb, o 'Uqaïl, mes frères,
O Ġunaïd! secourez-moi dans mes peines.
- 3 Votre sœur subit, matin et soir,
frères cruels, d'insidieux assauts.
- 4 Non, pourtant, le Persan n'use point de violence,
il n'a point osé enfreindre les lois du respect.
- 5 Que l'on me lie, que l'on m'enchaîne,
que toutes les épreuves m'accablent à la fois;
- 6 Toujours votre parole me sera odieuse :
moins amer est pour moi le calice de la mort.
- 7 Qui donc m'a trahie? Qui m'a livrée aux cavaliers
étrangers?
Est-ce vous, fils de Anmâr, race impudente?
- 8 Péririse, ô Iyâd, votre honteux marché!
Quel aveuglement a donc glacé votre prunelle?
- 9 O fils d'al A'mas, si vous ne rompez pas
les derniers cables de l'espoir de 'Adnân ,
- 10 Prenez courage, affermissez vos cœurs.
Toute défaite peut se racheter par des victoires.
- 11 Dites à 'Adnân : Chère tribu, ceins-toi pour le
combat,
vite, courez sus aux fils des Persans!
- 12 Que vos étendards se déploient dans leurs plaines,
que vos épées étincellent aux clartés du matin!

Mètre ramal. Rime en L.

- 1 O fille de la tribu, tu me blâmes...
Pourquoi blâmer sans réfléchir ?
- 2 Si tu vois que je l'aie mérité,
couvre-moi de blâme et de reproches
- 3 Si c'est un crime pour une sœur
de s'apitoyer sur son frère, parle alors sans retenue.
- 4 Certes le coup que porta Ğassâs est cruel pour
moi
O douleur! Qu'avons nous-vu? Que verrons-nous
encore?
- 5 Ğassâs, le frère que je chéris,
a brisé ma vie et rapproché de moi la tombe.
- 6 Si l'œil que j'ai perdu pouvait être racheté par un
autre
que par l'œil qui me reste, (1) je le livrerais à l'ins-
tant au fer.
- 7 Ah! L'œil souffre du mal que l'œil lui fait,
comme la mère souffre du sevrage de son enfant:
- 8 O toi dont le Destin n'a permis le meurtre
que pour abattre la toiture de mes deux demeures:
- 9 Et la maison qui vient de m'accueillir
et, par un contre coup terrible, ma maison première;
- 10 Oui le coup qui te frappa m'a renversée
et déracinée à jamais!

(1) L'œil qu'elle a perdu est son mari Kulaïb et l'œil qui lui reste est son frère Ğassâs.

-
- 11 Qui donc d'entre vous, ô femmes de Tařlib
fut frappée comme moi par un siècle impitoyable?
- 14 La revanche du sang désaltère : (1) et moi,
ma revanche ne sera qu'une seconde perte.
- 15 Ah plutôt voici mon artère, percez-la sans pitié.
Que mon sang coule à flots! Je le donne jusqu'à
là dernière goutte :
- 16 C'est moi qui ai tué, c'est moi qui fus tuée!
O Dieu! Abaissez sur moi un regard de pitié!

VII

Şaffyat bint ul Ĥar'

Vers sur la mort de Nu'mân fils de Ğassâs

Mètre basîť. Rime en N.

La guerre de 40 ans entre les tribus sœurs de Bakr et de Tařlib, multiplia de part et d'autre les victimes. Ğassâs l'auteur de la guerre fut tué par al Ĥiğris fils de Kulaĭb. Le fils de Ğassâs, Nu'man tomba à son tour: nous donnerons les deux vers récités par Şaffyat sur sa tombe :

(1) Il faut que nos lecteurs et même nos lectrices se résignent à entendre, sans cesse, les poétesses bédouines exalter la vengeance, avec une fureur que nos mœurs repoussent et dont la vendetta corse n'est qu'une pâle copie.

et fondrez, à leur suite, sur les ennemis en désordre. Le conseil fut goûté et l'on se prépara à l'exécuter de point en point. Cependant Karb fut de nouveau saisi par les guerriers de Laqîṭ: «Nous as-tu été parjure?» Lui dit le chef de Tamîm? «J'atteste Allah que je n'ai pas dit une parole» répliqua le Saadite. On le relâcha de nouveau. Mais Daḥtanûs, plus perspicace que les chefs, soupçonna Karb d'avoir tout dévoilé sans mot dire: «O mon père, dit-elle à Laqîṭ, renvoie-moi auprès de ma mère et de mes enfants, je ne veux pas être la captive de 'Abs et de 'Amir». Laqîṭ s'emporta et la prit au mot sans vouloir l'écouter davantage. Elle revint triste et inquiète aux tentes de Tamîm. Cependant les tribus coalisées s'établirent auprès des sources, au confluent de tous les ravins de Ġabalat. Soudain des bandes de chameaux, rendus furieux par la soif, se précipitent sur eux de tous les ravins à la fois, les combattants les suivent poussant le cri de guerre; nul n'eut le temps de regagner le drapeau de sa tribu. Un horrible carnage commença. Laqîṭ entouré de quelques braves se défendait comme un lion, son sang coulait déjà de deux blessures, quand le héros de 'Abs, 'Antar le transperça de sa lance; Qaïs l'acheva à coups de sabre. Le mari de Daḥtanûs, 'Amr fut fait prisonnier. A la nouvelle du désastre qu'elle n'avait pu prévenir, la fille de Laqîṭ fondit en pleurs, puis elle chanta :

- 5 Oublies-tu que je suis brave, quand la razzia, féconde
en massacres,
lance sur nous les chevaux aux flancs maigres ?
- 6 Ils courent, mouillant les selles de leur sueur,
poussés par de jeunes guerriers au cœur vaillant.
- 7 Alors ma lance ouvre de tous côtés de larges bles-
sures :
de tels coups font trembler toute autre main, ils
étourdissent.

Les vers de la marâtre ne valent pas ceux de l'esclav-
e : son éloge funèbre de Šaddâd est coulé dans le
moule commun des élégies arabes.

Mètre mutaġârib. Rime en Q.

- 1 Le sommeil me fuit dès les premières ténèbres,
mes larmes seules me soulagent :
- 2 Je pleure un héros dont la course a eu son terme,
et mon âme est bouleversée !
- 3 Qui donc, après Šaddâd, défendra les droits sacrés,
quand la guerre se dresse et que ruisselle la sueur.
- 4 Qui repoussera les cavaliers au jour des clameurs ?
Qui plantera sa lance dans la prunelle de l'ennemi ?
- 5 Qui fera à l'hôte les honneurs du campement ?
Qui répondra au héraut, s'il crie : Aux armes !
- 6 Lui perdu, ma vie défaille,
loin de lui mon cœur se consume.

XIV

Aminat fille de Wahb
et les six filles de 'Abd ul Muṭṭalib.

Aminat

Avant d'en venir à la guerre des Impies (al Fuḡḡâr) et aux élégies qu'elle provoqua, nous mentionnerons des vers d'une authenticité douteuse, mais qui se rattachent à des noms célèbres : la courte élégie de 'Abd ul-lâh père de Mahomet et les six éloges de 'Abd ul Muṭṭalib son aïeul.

Aminat, mère du Prophète, aurait dit à la mort de son époux :

Mètre ṭawîl Rime en M.

- 1 La mort l'a appelé, il lui a répondu.
Il s'est acheminé vers son tombeau au milieu des lamentations :
- 2 Ils allaient, tristes, le soir, portant son cercueil,
et une foule amie lui faisait cortège.
- 3 Il n'est plus, la mort l'a enlevé, livide proie.
Mais sa générosité demeure, sa douceur, sa clémence.

Les six éloges de 'Abd ul Muṭṭalib auraient été improvisés, de son vivant et sur sa demande, par ses filles Şafīyat, (1) Barrat, 'Atikat, al Baīdā', Umaīmat et Arwā. Nous empruntons ces six élégies à la vie de Mahomet par Ibn Hişâm

Şafīyat, dit :

Mètre wâfir. Rime en D.

- 1 J'ai veillé, prêtant l'oreille aux chants d'une pleureuse, toute la nuit :
celui qu'elle chantait marcha dans les hauts sentiers!
- 2 Et mes pleurs débordèrent,
glissant comme des perles sur ma joue.
- 3 Je pleurais le généreux, l'illustre,
dont le front domine tous les fronts,
- 4 Şaībat (2) le magnifique, riche en exploits,
père aimé, héritier de la libéralité de ses aïeux.
- 5 Vrai héros sur le champ de bataille, son bras ne faiblit pas.
Il soutient son rang et ne s'en prévaut point :
- 6 Puissant en œuvres, aimable à tous, lion au combat,
obéi, loué de tous dans la tribu.

(1) Şafīyat bint 'Abd il Muṭṭalib joua un rôle important dans l'Islamisme. Nous donnerons plus loin son élégie sur la mort de son frère Ḥamzat.

(2) Le vrai nom de l'aïeul de Mahomet est Şaībat. 'Abd ul Muṭṭalib n'est qu'un surnom que lui donnèrent les Mecquois, quand, à la mort de son père Hâşim, il fut adopté par son oncle al Muṭṭalib.

- 9 A l'heure ou le guerrier bardé de fer tremble,
 comme si son cœur eut fui de sa poitrine,
 10 Lui, toujours inébranlable en sa décision,
 triomphe et se couvre de gloire (1).

Nous mentionnerons, après la mère et les tantes de Mahomet, sa sœur de lait *As Šammâ'*. Les vers qu'elle improvisait en faisant sauter sur ses genoux le futur Prophète, nourrisson de sa mère *Ḥalīmat*, ne lui donnent pas rang parmi les bardes arabes; mais le lecteur sera bien aise de saisir sur le fait cet instinct poétique inné aux fils et aux filles du désert. La tribu de *Sa'd*, où fut nourri Mahomet, était renommée pour la pureté de la langue; aussi les rois d'al *Ḥirat* et de *Rassân* y choisissaient de préférence les nourrices de leurs fils. Voici, d'après *Diḥlân*, l'une des chansons d'*As Šammâ'*, berçant dans ses bras l'Apôtre d'Allah.

Mètre raġaz. Rime en M.

- 1 Dors, petit frère, que n'a point enfanté ma mère,
 dont le sang n'est point celui de mon père et de mes
 oncles!

(1) Ces six élégies, à part celles de *Šaffiyat* et de *Umaīmat*, sont faibles et monotones; elles feront du moins connaître au lecteur l'aïeul du Prophète, vrai souverain de la Mecque, qu'avait fondée *Quṣaī* son bisaïeul. 'Abd ul *Muṭṭalib* fut une sorte de stadouder de ces Mecquois, marchands comme les *Bataves*, braves et hardis comme eux, vrais navigateurs du désert, mais destinés à une domination tout autrement vaste et durable.

2 O Allah, laisse-moi Muḥammad jusqu'au jour,
où je verrai poindre en son visage les poils de l'adolescence!

3 Puis, qu'un jour je le voie chef puissant, dominateur,
et que ses pieds foulent ses ennemis et ses envieux!

Soixante ans plus tard, Aş Şammâ', vit de ses yeux ce qu'elle avait rêvé. Captive de Mahomet après la bataille de Hunaïn, dernier effort des tribus chrétiennes indépendantes contre la domination nouvelle, elle réclama ses droits de sœur nourricière. « Je ne te reconnais point, lui dit le vainqueur, à quel signe saurai-je que tu es ma sœur Aş Şammâ' ?—Vois cette cicatrice, répliqua la Bédouine en découvrant son épaule, c'est celle d'une morsure que me fit un enfant en colère, pendant que je le pressais dans mes bras. » Le Prophète à l'instant se leva, étendit à terre son manteau, y fit asseoir sa sœur et lui demanda quelle faveur elle souhaitait de lui: « Rends-nous nos captifs, » dit Aş Şammâ'. Mahomet accéda à cette demande, que lui avaient déjà faite les chefs de la tribu-mère de Hawâzin. Six mille captifs furent ainsi délivrés, don magnifique du vainqueur à sa sœur du désert.

Mètre *ṭawfīl*. Rime en B.

- 1 Je reviens l'âme courroucée,
mon espoir a été en partie déçu.
- 2 Ils m'échappent ces fils de Qaïs et de Hâsim,
ces nourrissons de Yaṭrib.
- 3 Mais j'ai éteint quelque peu ma soif,
la soif que je voulais éteindre.

XX.

Qatīlat fille d'al Ḥarīṭ.

Dans ce même combat de Badr, ou tombèrent 'Atbat père de Hind, Šaibat son oncle et al Walīd son frère, un jeune chrétien, an Naḍr, parent de Mahomet dont son père al Ḥarīṭ était le médecin, fut fait prisonnier par les Musulmans. Il avait jadis blessé au vif le Prophète, en ouvrant à la Mecque une sorte d'académie littéraire où il interprétait les poètes grecs et persans, n'épargnant point la raillerie aux narrations les plus vantées du Coran. Mahomet le fit décapiter. Sa sœur Qatīlat composa alors la touchante élégie, qu'on va lire. On dit qu'en l'entendant Mahomet pleura et décréta qu'à l'avenir on ne mettrait à mort aucun Coraïchite, sans avoir entendu sa justification.

Mètre *kâmil*. Rime en Q.

- 1 O cavalier qui gravis les pentes du Uṭāil,
tu peux voir s'y lever la cinquième aurore.

« Retourne, jeune homme, dit le vieux chef, je ne veux pas de ton sang, car ton père fut mon ami. — Mais moi je veux ton sang, cria 'Alî, c'est moi, maintenant, qui te provoque. — Tu es le premier des Arabes qui l'ait osé, » dit 'Amr. Et il sauta de cheval pour combattre à partie égale, car 'Alî n'était pas monté. 'Amr d'un coup d'épée coupe les jarrets de son cheval, pour que les Musulmans sachent qu'il ne fuira pas. Puis les deux adversaires s'avancent l'épée haute. Le coup de 'Amr coupa en deux le bouclier de 'Alî et le blessa à la tête. Mais le fils de Abû Tâlib ne s'était pas vanté en vain de la sûreté de son coup d'œil : il porta à 'Amr un coup de Dû'l faqâr au défaut de la cotte de mailles, (sans doute un coup d'estoc, entre les mailles supérieures de la cotte et les mailles inférieures de la coiffe de fer.) L'artère fut coupée, le vieux guerrier tomba, baigné de sang. A l'instant le cri : « Allah akbar ! » retentit sur toute la ligne musulmane.

'Alî ne voulut point dépouiller le cadavre. A 'Umar qui lui reprochait de n'avoir point pris la cotte de mailles, la mieux tissée, disait-on, qui fût en Arabie, il répliqua : « J'ai respecté le corps de ce vieillard. La sœur de 'Amr se souvint de cette magnanimité dans l'élogie de son frère, et mêla les louanges du vainqueur à celle du vaincu. Elle dit :

fils de 'Adî pour tuer 'Aşmâ' bint Marwân, des Banû Umaïyat ». (1)

Quelle était donc cette femme redoutable, dont l'assassinat est compté par le plus célèbre historien du Prophète parmi les faits d'armes de l'Islam ? Son crime était-il d'appartenir à l'illustre famille des Omiyades ? Mais déjà à cette époque l'héritier des Banû Umaïyat, le futur calife Mu'âwiyat était le secrétaire favori de Mahomet. Son crime était d'être née poète et d'avoir répliqué en quelques vers indignés à une autre femme poète, Umâmat, qui outrageait la mémoire d'un vieillard, assassiné lui-même dans cette période de meurtres officiels. Voici le récit d'Ibn Hişâm.

Abû 'Afak, l'un des fils de 'Amr, fils de 'Aûf, blâma l'Islam lors du meurtre d'al Hârîf, fils de Suwaïd. En apprenant ses discours téméraires, Muḥammad, (sur lui paix et salut), s'écria : « Qui me débarrassera de ce traître ? » A l'instant Sâlim, fils de 'Umaîr, l'un des Pleurants (2) courut à la maison du vieux chef et le tua. Umâmat ul Muzâfiriyat se fit la panégyriste du meurtre.

(1) 'Alî ul Ḥalabî raconte l'assassinat de 'Aşmâ' par 'Umaîr dans les mêmes termes qu'ibn Hişâm. Mais, selon lui, la fille de Marwân n'était point de la race des Omiyades : elle était juive.

(2) Les Pleurants étaient des pénitents de l'Islam expiant par le jeûne et les pleurs une faute contre l'obéissance due au Prophète.

estime et une tendre affection. « Elle est parfaite à tous égards », disait 'Abdullâh Ibn Abî Bakr. Son tact et son courage me charment plus encore que sa beauté ; et sa retenue, sa modestie plus que tout le reste. » (1) 'Umar, az Zubaîr et Ḥusaîn lui rendirent le même témoignage et écoutèrent plus d'une fois ses sages conseils. Mais tous les quatre périrent successivement par le poignard d'un assassin ou par l'épée de leurs ennemis. Aussi 'Abdullâh, fils de 'Umar, disait-il : Qui veut tomber par le fer, n'a qu'à épouser 'Atikat ; et, à son troisième veuvage, 'Atikat elle-même refusa la main de 'Alî, en disant : « Je ne veux pas faire couler le sang de deux califes ». L'histoire de 'Atikat et ses élégies se trouvent donc mêlées aux épisodes les plus sanglants des cinq premiers califats.

Elle eut à pleurer le fils de Abû Bakr, au commencement du califat de 'Umar. 'Abdullâh avait été blessé d'une flèche au siège d'aṭ Ṭâ'if, la seule ville d'Arabie qui ait résisté victorieusement à Mahomet. Mais les

(1) Un jour, raconte al Ḥalabî, 'Abdullâh, absorbé par une causerie intime avec sa femme, fit attendre Mahomet à la mosquée. Le Prophète lui commanda de répudier 'Atikat ; mais Abû Bakr, voyant le chagrin de son fils, obtint grâce pour les deux époux. Au premier mot de son père, lui annonçant la clémence du Prophète, 'Abdullâh affranchit un esclave, pour lui servir de témoin avec Abû Bakr lui-même et renoua le contrat conjugal.

Mètre kâmil; rime en D.

- 1 Trahison! Le fils de Ġurmûz a égorgé le brave des
braves,
celui qui dans le combat n'a pas su fuir.
- 2 O 'Amr si tu l'eusses attaqué en face (1),
tu saurais que son coup est sûr, son cœur ferme,
son bras fort.
- 3 Que ta mère voie s'ouvrir ta tombe, ô toi qui versas
le sang d'un Musulman!
Qu'Allah te garde le supplice dû aux forfaits pré-
médités!

Ce dernier vers prouve que 'Atikat voyait avec une profonde douleur cette première guerre civile, que tant d'autres allaient suivre. On ne peut douter qu'elle n'ait détourné de toutes ses forces az Zubaîr de sa téméraire et coupable tentative. Umm Salamat, mère des Croyants, avait de son côté plaidé avec éloquence auprès d'az Zubaîr la cause de l'union et de la paix, mais sa parole, écoutée jadis du Prophète, (2) n'avait pu

(1) Az Zubaîr troublé par les reproches de 'Alî, qui le rendait responsable du sang musulman versé dans ce combat fratricide, se précipita au milieu des guerriers ennemis, pour y trouver la mort. 'Amr, fils de Ġurmûz le frappa dans cette mêlée.

(2) A al Hudâbîyat les Musulmans mécontents du traité conclu avec les Coraïchites, restèrent par trois fois sourds à un ordre du Prophète, qui leur ordonnait d'égorger les victimes et

Mètre wâfir. Rime en R.

- 1 Oh! Faites arriver aux Banû Bakr nos messages,
car le clairon n'a pas retenti en vain à 'Anfaqr.
- 2 Oh oui! J'offre l'armée entière pour rançon de
vos vies,
et ma vie et le trône et celui qui y siège.
- 3 J'étais, quand ils ont marché contre vous,
comme une brebis attachée par la laine de sa tête.
- 4 Car s'il m'eût été possible de prévenir ces maux,
j'eusse pour le faire donné mon sang et mon cœur.

Quittant avec joie les splendeurs du palais paternel, Hind se retira dans le monastère qu'elle avait élevé. Elle y vécut, dans la pauvreté volontaire et les pratiques saintes, jusqu'à un âge fort avancé. Voici, selon Yâ'qût, ce que fut son entrevue avec Sa'd. Quand Sa'd, fils de Abû Waqqâs, vint à al Hîrat, on lui dit: « Il y a ici une vieille princesse qui compte parmi les femmes les plus illustres de l'Arabie, c'est al Hurqat, fille d'an Nu'mân fils d'al Mundir. Jadis on ne la voyait sortir que parée de soie et de pourpre et escortée par un millier de serviteurs. » Sa'd voulut la voir. Hind se présenta, pauvrement vêtue, et fit au guerrier triomphant cette grave leçon: « O Sa'd, nous avons régné dans ces palais (1) avant toi, on nous apportait

(1) La magnificence des palais d'al Hîrat a été célébrée par les poètes arabes presque à l'égal des féériques palais de

Dans les cas fort rares, où nous avons cru devoir modifier l'accentuation ou l'orthographe d'un mot du texte ou des variantes, nous notons la leçon adoptée par nous, sans rejeter pour cela la leçon contraire, qui sera peut-être préférée par un autre traducteur.

Les fragments d'al Hirniq sont d'une valeur littéraire fort inférieure à celle du dîwân; mais ils ont le double mérite d'être inédits et de se rattacher à la mémoire du grand poète Tarafat.

N. B.

Nous adoptons pour la transcription des lettres arabes, qui n'ont pas d'équivalent dans les langues européennes, les conventions les plus généralement reçues dans les dernières publications. Le système le plus avantageux nous semble être celui de M. le Comte Carlo de Landberg suivi ou approuvé par la plupart des savants. Ce système, en s'interdisant l'emploi de deux lettres françaises pour rendre une seule lettre arabe, évite les équivoques auxquelles le système contraire est exposé, quand, dans le corps d'un mot, la lettre arabe est accentuée ainsi que la lettre précédente. C'est ainsi que, dans l'ancien système اَذَانَ l'appel du muezzin à la prière, s'écrit *adhân*, comme اَذْهَانَ les pommades. اَخَاهُ « Il est frère d'un tel » s'écrit *akhâ*, comme اَسْفَهَى « il souffle sur ses doigts, » etc. etc. Dans les nouvelles conventions, le cri du muezzin s'écrit *adân* et les pommades *adhân*. « Il est frère », s'écrit *ahâ* et « il souffle sur ses doigts, » *akhâ*. Toute confusion disparaît.

Mu'âwiyat poursuivait Duraïd, quand, apercevant derrière lui Hâsim, il se retourna et le désarçonna d'un coup de lance; mais il fut lui-même grièvement atteint; Duraïd croyant son frère tué fondit sur Mu'âwiyat blessé et l'acheva à coups de sabre.

Le poète Hufâf, voyant tomber son chef, s'écria : «Qu'Allah prenne ma vie si je ne le venge!» Et poussant son cheval contre Mâlik fils de Hârît, il le renversa mort, d'un coup de sa lance. Cependant la cavale de Duraïd, as Šammâ' s'était jetée au milieu des Solaïmites qui s'en emparèrent croyant qu'elle appartenait à Mâlik tué par Hufâf. Ils l'emmenèrent au campement de Sulaïm, et, se rendant tout d'abord chez Şahr, ils le saluèrent. Il les salua et leur dit : «Où est Mu'âwiyat? — Il est mort. — Quelle est cette jument? — Nous avons tué son cavalier. — Alors vous avez vengé Mu'âwiyat, car c'est la cavale de Hâsim fils de Hârmalat.» Şahr contint sa douleur jusqu'au mois sacré de Raġab. Alors, montant as Šammâ', il se dirigea vers les tentes des Banû Murrat. Hâsim l'aperçut de loin et dit aux siens : «Voici Şahr, accueillez-le courtoisement.» Şahr, étonné de voir vivant celui dont on lui avait annoncé la mort, le salua; on lui rendit les saluts d'usage. «Qui a tué mon frère?» demanda-t-il: Tous gardèrent le silence. — A qui appartenait la jument que je monte? — Hâsim lui dit: «Viens Abû Hassân, je te répondrai.» Şahr s'approcha de Hâsim souffrant encore du coup de lance de Mu'âwiyat et le chef morrite lui dit : «Si tu perces de ta lance Duraïd ou moi, tu seras vengé. —

Ainsi faisait-elle chaque année sans que nul lui disputât la palme du malheur. Cependant, après le combat de Badr, Hind fille de 'Atbat et mère du futur calife Mu'âwiyat se mit-elle aussi à pleurer et à célébrer son père 'Atbat, son oncle Šaïbat et son frère al Walîd, tombés tous les trois au début de cette fameuse journée, sous les coups de Ḥamzat et de 'Alî. Hind se rendit à 'Ukâz et, poussant sa chamelle au côté de celle d'al Ḥansâ', elle chantait ses élégies : « Qui es-tu, ma petite sœur ? lui dit al Ḥansâ'. — Je suis Hind fille de 'Atbat, la plus malheureuse de toutes les filles des Arabes : on m'a dit que tu revendiques ce titre douloureux ; qui donc pleures-tu ? — Je pleure mon père 'Amr et mes deux frères Šaḥr et Mu'âwiyat. Et toi qui as-tu perdu ? — Mon père 'Atbat, mon oncle Šaïbat et mon frère al Walîd. Ne valent-ils pas tes morts ? » puis chacune des deux femmes désolées chantait quelques vers et pleurait. (1)

Parfois la scène était moins douloureuse et prêtait au sourire.

An Nâbirat ud Dûbyânî, le doyen des poètes arabes, avait dressé sa tente de cuir rouge au milieu du champ de 'Ukâz. Les poètes venaient lui réciter leurs vers et entendre la décision qui les classait par rang de mérite. Al Ḥansâ' récita un jour au vieil arbitre de la poésie sa râ'iyat c'est-à-dire son élégie à la rime en R. An Nâbirat lui assigna le second rang parmi les poètes présents

(1) Voir ces fragments à la dixième rime en D.

à 'Ukâz. « Si ce vieillard aveugle, dit-il en montrant al A'sâ n'était venu concourir, tu serais la première. » Le futur chantre de l'Islam, Ḥassân Ibn Tâbit, se fâcha et revendiqua le premier rang. « Réponds-lui toi-même, dit an Nâbirat à al Hansâ'. » Celle-ci dit à Ḥassân : « Quel est le meilleur de tes vers? — Le voici, » répond complaisamment le poète :

Mètre ṭawil.

لَا الْحَفَنَاتُ الْغُرُّ يَلْمَعْنَ بِالضُّحَىٰ وَأَسْيَافُنَا يَقْطُرْنَ مِنْ نَجْدَةٍ دَمًا

A nous les écuelles blanches qui reluisent dès l'aurore.
Nos épées, dans la guerre, dégouttent de sang.

Al Hansâ' reprit : « Tu as affaibli ton éloge des tiens en sept endroits de ce vers. Premièrement, tu as dit « al ḡafanât; » (الحَفَنَات) Ce pluriel ne désigne qu'un nombre inférieur à dix; c'est dire que la tribu n'a que huit ou neuf écuelles; si tu avais dit « al Ḡifân, » (الحِفَان), c'eût été plus juste et plus fort. Secondement, tu dis « al ṭurr » (الطَّر) ; or la « ṭurrat » (الطَّرَّة) n'est qu'une tache blanche; si tu eusses dit « al bîd, » (البَيْض) c'eût été plus étendu. Troisièmement, « yalma'na » (يَلْمَعْنَ) signifie scintiller, briller par intervalles; « yušriqna » (يُشْرِقْنَ) dirait plus, car ce verbe exprime un éclat constant. Quatrièmement, au lieu de « brillent le matin, » (بَدِّدُوْهَا) tu dirais avec plus de force « brillent dans les

Şahr qui n'avait point été vengé. Cependant sa réponse désarma 'Umar qui lui dit : « Récite-moi l'élégie de cette journée. — Non, dit-elle, voici celle de cet instant. » Et elle improvisa les quelques vers que nous reproduisons à la première rime en Q.

On voit qu'à cette époque, al Hansâ', musulmane à demi, semblait vérifier le mot sévère de Mahomet sur les Arabes du désert : « Ne dites pas : Nous avons cru (âmanna), dites : Nous avons proclamé l'Islam (aslanna). Non ! Vous ne croyez point ! »

Il en fut tout autrement quand les grandes expéditions, qui entraînaient toutes les tribus arabes à la conquête de la Syrie et de la Perse, eurent peu à peu rendu les frères d'armes frères en religion. Les quatre fils d'al Hansâ' servaient dans l'armée musulmane qui conquiert la Perse. Leur mère les avait suivis. La veille de la bataille de Qâdisîyat, elle appela ses fils et les exhorta à combattre vaillamment : « Souvenez-vous, mes enfants, leur disait-elle, que pas un de vos aïeux n'a faibli dans les combats; gardez intact l'héritage d'honneur que nous vous avons légué... » Le reste de l'exhortation semble emprunté à quelque sourate. « La demeure à venir vaut mieux que la demeure présente, entrez dans les palais de l'immortalité » ! Le matin de la bataille, les quatre fils d'al Hansâ' se trouvaient à leur poste d'avant garde. Abû'l Hağğâğ il Balawî nous a conservé leurs dernières improvisations.

L'ainé des quatre frères s'élança le premier dans la mêlée en chantant :

LE DIWAN D'AL HANSA'.

RIME EN B.

I.

Mètre basîṭ

1. O mon œil, que ne pleures-tu à torrents ?
Le siècle est cruel pour nous, quel siècle fut sans
cruauté ?
- 2 Pleure ton frère, ses fils sont orphelins et son épouse,
veuve ;
pleure ton frère au milieu des étrangers.
- 3 Pleure ton frère, vois ses coursiers semblables à un
vol de ramiers : (1)

(1) La qatât القَطَاة est une sorte de pigeon sauvage. Il en est souvent question dans Šanfarâ, an Nabîrat et les autres poètes du désert. On défiait un jour az Zarqâ' la voyan-

III.

Mètre Wâfir.

- 1 O mon œil que ne pleures-tu à torrents? Ce sera peu
pour un malheur qui m'a saisie et qui me broie,
- 2 Pour un malheur qui dans l'âme
à peine assoupie, porte le feu, le jour où il la lie.
- 3 O mon œil, œil maudit! Sois-moi donc propice,
car elle a grandi mon infortune, elle est sans borne.
- 4 Le malheur de Şahr pèse sur moi, j'en frissonne.
Ce fut un malheur privé et un malheur public.
- 5 Si ma main peut être sa rançon,
j'offre pour lui ma main droite, qu'elle se dessèche!
- 6 Il n'a pas cessé de nous humecter de sa rosée,
il a élevé sur nos têtes ses générosités et elles sont
retombées sur nous à torrents.
- 7 Il ne les laisse point tarir, son bras ne se raccour-
cit point,
et jamais ma louange n'arrivera partout où s'épan-
chèrent ses bienfaits.

II.

Provoquée par Salmâ fille de 'Umaïš, de la tribu de Kinânat, al Hansâ' riposta par ces cinq vers. (Kitâb ul Aṛâñî.)

Mètre ṭawîl.

- 1 Laisse là ce langage d'erreur, nous sommes assez forts
pour chasser le bélier de la guerre, aujourd'hui
comme hier, d'un coup de notre corne.
- 2 Plus que vous Ḥalid fut excusable
le jour qu'il gravit le sentier lumineux de la vérité.
- 3 Sur vous, par la volonté d'Allah il chasse, (1) persévérant,
les augures sûrs de la droite et ceux de la gauche.
- 4 Les hérauts de la mort ont proclamé que Mâlik est
tombé à Tâg, abattu
par les cavaliers farouches, que la poussière tourbillonnante a noircis.
- 5 Si Salmâ te fait pleurer Mâlik,
nous lui laissons ses pleureuses et son pleureur.

(1) Nous lisons يُرْجِي au lieu de يُرْجِي. Allusion fort obscure, qu'un commentaire seul pourrait éclaircir en nous transmettant les traditions de la tribu. Il semble qu'il s'agisse de l'illustre Ḥalid fils de Walîd, le plus grand homme de guerre de l'Islam, qui après avoir combattu les Banû Sulâim, commandait leurs cavaliers à la prise de la Mecque.

- 9 Il répand les dons à pleines mains,
fier en face du fier.
- 10 Il maîtrise les évènements, ferme et vaillant :
s'il décide une guerre, sur un signe de lui le sang
ocule.
- 11 Oracle de prudence, si l'ignorant vient à lui,
il extirpe son ignorance, eût-elle poussé des raci-
nes profondes.
- 12 Je sais quel fut ton amour de la gloire,
ta générosité à renvoyer le captif sans rançon.
- 13 Poussant son coursier, il frappe les cavaliers de
son glaive,
quand au cri de guerre répond le gémissement.
- 14 Son fer menace toutes les gorges,
quand, se dressant sur l'étrier, il ouvre de molles
blessures.
- 15 Nul ne lui fait face qu'il ne tourne bride
et fuie sans revenir au combat.
- 16 Aux fuyards il raffermi le cœur,
sa voix sonore les rappelle à leur rang.
- 17 Prince de la guerre, elle enroule sur son front le
turban d'honneur.
Il est son tenant contre tous; sur lui l'ennemi brise
sa corne.

-
- 12 Ils vont à toi, les traces de ta générosité
marquent le chemin de ta source.
- 13 Les hommes affluent vers toi,
l'un s'en va désaltéré, l'autre vient à l'abondance
des eaux.
- 14 En toi ils trouvent un océan,
dont les eaux absorbées montent dans les nuages
tonnants;
- 15 Fils de chefs prudents,
fils de protecteurs généreux,
- 16 Fils de mères au riche douaire,
dont les filles ne sont pas moins richement dotées ,
- 17 Protecteurs qu'appelle à grands cris
le fugitif poursuivi par la mort,
- 18 Asiles de qui va périr ,
dès les jours antiques gouvernant les assemblées,
prompts à secourir et à sauver. (1)

(1) Les deux derniers vers sont un éloge des ancêtres de Şahr : ce changement de sujet est autorisé par les règles de la littérature arabe, qui a pour base officielle la phraséologie du Coran.

VII.

Mètre basî.

- 1 O mes yeux, épanchez libéralement vos pleurs,
épanchez,
épanchez et gardez-vous de rien promettre.
- 2 Connaissez-vous celui pour qui j'ai ouvert vos
sources ?
C'est le fils de ma mère, pour lui je passe mes nuits
languissante.
- 3 La terre chancelle sous nos pieds ; oui, je la sens
trembler.
Gémis, gémis mon âme ! Le malheur t'écrase.
- 4 O mon œil ! Pleure un adolescent aux vertus éclatantes.
Nul ne saurait le surprendre, tous le trouvent, s'ils
le cherchent.
- 5 Il ne viole point la justice pour exaspérer un peuple ;
quand il s'avance, tu ne lui vois point un visage
irrité.
- 6 Il ne poursuit point de ses insultes les neveux de
son père.
Il ne s'introduit pas chez des voisines, conduit par
la passion.

X.

La pièce de Hind fille de 'Atbat et la réplique d'al Ḥansâ' furent improvisées à la foire de 'Ukâz dans la touchante rencontre d'al Ḥansâ' avec la mère des califes, racontée dans la notice qui précède le Dîwân.

Hind dit :

Mètre ṭawfîl.

- 1 Je pleure le soutien des deux Abṭaḥ,
leur défenseur contre tout agresseur avide !
- 2 Mon père 'Atbat orné de tout bien. Sœur méchan-
te, sache-le
et Saibat, et le défenseur des droits sacrés Walîd.
- 3 Race glorieuse, race de Râlib
qui domine sur ses nombreux rejetons !

Al Ḥansâ' dit à son tour :

- 1 Je pleure mon père 'Amr et mes yeux abondent en
larmes.
L'insouciant peut dormir ; court sera mon sommeil.
- 2 Je pleure mes deux frères : Mu'âwiyat est présent
à mon cœur,
lui qui voyait accourir à lui les députations des
deux Ḥarrat ;

II.

Mètre basî.

- 1 Ton œil est-il blessé ? Est-il malade ?
Ou bien épanche-t-il ses larmes quand tu es seule
à la maison ?
- 2 Oui ! Mon œil à son souvenir déborde
et mes joues sont baignées de pleurs.
- 3 Pleure sur Şahr, ô source de mes larmes.
Entre lui et nous un rideau de terre est tiré.
- 4 Elle pleure, Hunâs ! Elle ne cessera point jusqu'à
son dernier souffle,
elle gémit, toute défaillante :
- 5 Elle pleure, Hunâs, elle pleure Şahr, c'est justice.
Le siècle l'a frappé, le siècle malfaisant !
- 6 Nul asile contre la mort : ses coups sont un ensei-
gnement.
Le siècle, dans sa course, change et bouleverse.
- 7 Il était au milieu de vous le père de 'Amr, votre
chef,
Il portait haut le turban princier, volant au secours
de qui l'appelait.
- 8 Forte nature ! Donnant quand tous refusent ;
cœur intrépide dans le combat, moissonnant les
têtes.
- 9 O Şahr ! Tu buvais à la coupe que tous redoutent.
Oser y boire est un honneur.

-
- 7 Qui donc, comme toi, assure ses bienfaits de la
moelle de sa fortune ?
Qui offrira à l'étranger ton hospitalité ?
- 8 Les ennemis attaquaient, innombrables comme les
sauterelles : tu les repoussais,
quand leur cri jetait dans les cœurs l'épouvante.
- 9 Tu fondais sur eux à l'aurore, à la tête de ton es-
cadron meurtrier
et ils fuyaient comme les sauterelles que le vent de
Nağd emporte dans la mer.
- 10 Que de fois tu fis don à un hôte d'un riche vête-
ment, (1)
d'un coursier de race, d'une jeune esclave !
- 11 Elles disaient, celles qui suivaient le cercueil
à pas hâté : O douleur de mon âme, à la perte de
Şahr !
- 12 Périssent vos enfants ! Vous dont les fils l'ont porté
dans la fosse !
Ah ! Savent-ils ce qu'ils portent au tombeau ?
- 13 Oh ! Quel bien cette tombe recouvre
de sa poussière ! Funeste accident, siècle perfide !
- 14 Quelle constance dans le malheur ! Quelle généro-
sité ! Que de bienfaits !
Toujours prêt à accueillir l'épreuve aussi bien que
le succès,
-

(3) Nous lisons : قريت الضيف (M. K.) au lieu de قَرَنْتَ الْحَقَّ

IV.

Mètre sarî^c.

Les sept vers de cette élégie sont disposés dans le manuscrit de la Bibliothèque Kédiviale tout autrement que dans le nôtre. Nous suivrons ce texte qui nous semble meilleur, en indiquant le numéro du vers correspondant dans le manuscrit de Beyrouth. Ces incertitudes de textes sont très-fréquentes dans la plupart des poésies antéislamiques.

- 1 (3) Tu disais à un ami alarmé :
Ta tente est sur le sentier des chevaux de
guerre :
- 2 (4) Tu crois déjà voir le danger fondre sur toi.
Va donc, monte au poste élevé des vigies et
observe.
- 3 (6) Lui, aiguillonnant son robuste coursier au poil ras,
plus rapide que l'antilope fauve,
- 4 (7) Se penche sur l'encolure et vole
comme la flèche lancée par un gaucher. (1)
- 5 Les deux amis regardent et ils aperçoivent un
cavalier
qui épie lui-même les sentinelles de la vigie.

(1) La flèche tirée par un gaucher a plus de force (C. K.)

-
- 20 Lavez, lavez la tache imprimée à votre gloire,
comme on lave le linge souillé au temps des mens-
trues.
- 21 La guerre monte une chamelle effarouchée ;
elle a pris place sur son poil nu.
- 22 Un jour leur multitude s'est jetée sur lui,
ils ont tenté de soumettre au mors un lion à la cri-
nière menaçante.
- 23 Il défend son repaire dans le tumulte de l'attaque,
il déchire les hommes de ses griffes et de ses dents.
- 24 Mille guerriers se dispersent devant un seul brave,
qui affronte tout péril et guide les siens sans va-
ciller.
- 25 Son sang jaillit au dessus du sein, d'une blessure
profonde :
l'écume rougie sort des profondeurs de la poi-
trine.

IX.

Mètre ramal.

- 1 Pleure Şahr, ô mon œil, quand brille
la lance du couteau à la gorge du chameau, qui
va tomber dans son sang.
- 2 Il rassasie ses gens des morceaux les plus gras,
alors que le vent d'hiver courbe les rameaux des
arbres.
- 3 Et quand les captives délicates cheminent par
groupes
comme les blanches aigrettes (1) dans la vase d'un
marais;
- 4 Courbant la tête sous la pointe des lances,
elles se traînent, glacées jusqu'à la moelle par la
terreur : (2)
- 5 Şahr alors ouvre des blessures, dont le sang ne sau-
rait tarir
ni par les enchantements du sorcier, ni par l'appli-
cation des bandages.

(1) Le texte porte « les filles de l'eau. » Le Commentaire Khédivial entend par là « des oiseaux blancs qui habitent les étangs et les marais. » Le héron aigrette réalise ces deux conditions.

(2) Nous lisons : *يبتعان الشد في مح حدير* (M. K.) au lieu de :
باديات السوق في فح حدير

X.

Mètre *ṭawīl*.

- 1 Hé quoi ! Le fils de 'Amr n'a-t-il donc jamais poussé dès l'aube à l'attaque son escadron, ses rapides chevaux de race ?
- 2 A-t-il laissé sans récompense ses guerriers vainqueurs, alors que la poussière soulevée lui formait un noir vêtement ?
- 3 N'a-t-il pas dressé, dans les feux du jour, une tente à ses guerriers, de son manteau richement brodé ?
- 4 Pleurez donc *Ṣaḥr*, fils de 'Amr, vos larmes que sont-elles auprès du malheur dont le Siècle vous a frappés ?
- 5 Sa main fut libérale ; doux pour le solliciteur, s'il lui plait d'être amer, il a l'amertume du fiel.
- 6 *Hansâ'* le pleure, gémissante dans la nuit ; elle appelle son frère, il ne lui répond pas, car sa joue est collée à la poussière.

XI.

Magzû' ul kâmil.

- 1 O mon œil, prodigue tes larmes !
Pleure le jeune brave, le beau chef.
- 2 Son visage est d'une éclatante blancheur,
comme le soleil éclairant les humains.
- 3 A sa mort, le soleil s'éclipse ;
la lune cesse de remplir son croissant.
- 4 Les hommes consternés le pleurent,
les djinn nous assistent dans notre douloureuse in-
somnie.
- 5 L'animal lui-même exprime sa douleur,
quand éclate la nouvelle de sa perte.
- 6 Avocat de sa tribu, ouvrier de tout bien,
il porte le fardeau des grandes affaires.
- 7 Il donne sans compter et sans reprocher son bien-
fait :
son âme ne connut pas la dureté.
- 8 Malheur ! Malheur ! Sa perte est mon malheur :
voilà que mon rempart s'est écroulé !

XII.

Mètre Basî.

- 1 Mes tristesses se ravivent, mes veilles recommencent.
A peine la nuit tombait que les larmes perlaient dans mes yeux :
- 2 Ils pleurent Şahr et les perfidies du Temps,
Şahr enlevé par les vicissitudes cruelles et par un dur destin.
- 3 Nature généreuse, il donne sans mesure,
fidèle à son pacte, si d'autres le violent,
- 4 Asile de l'indigent, de la veuve,
quand la disette accourt sur l'aile des aquilons.
- 5 Jamais un rival ne le vit descendre dans l'arène
qu'au premier choc, il n'ait triomphé.

XVI.

Mètre kâmil.

1. Qui après toi, ô Şahr, fera face aux insultes du siècle,
qui aplanira au voyageur les sentiers scabreux ?
2. Tu dissipais toute alarme ;
et maintenant nul ne trouvera en toi douceur ni amertume.
3. On a jeté un peu de terre sur le plus beau des fils du désert,
la poussière a noirci la fraîcheur de son visage.

XXIV.

Mètre kâmil.

Sur ses deux frères.

- 1 Dans le combat, lions à la griffe sanglante,
océans inépuisables, quand les jours sont cruels
comme le tigre irrité ;
- 2 Lunes (1) resplendissantes dans une assemblée, di-
gnes de leur haut lignage,
rameaux superbes de domination librement accep-
tée.

(1) Al Hansâ' ne pouvait comparer ses frères à deux soleils ; le soleil est, en arabe, du genre féminin et la lune, du genre masculin : c'est elle qui est le roi des astres, le soleil n'est que leur reine.

II.

Mètre wâfir.

- 1 Dès le soir, mes souvenirs bannissent de mes yeux
le sommeil,
et le matin je suis brisée par un nouvel accès de
douleur !
- 2 Je pleure Şahr ! Quel guerrier est pareil à Şahr,
quand au jour du combat il faut terrasser un chef
vaillant,
- 3 Tenir tête à un injuste agresseur,
et revendiquer par les armes le droit de l'opprimé ?
- 4 Non, jamais pareil malheur ne frappa
ni la race des djinn ni celle des humains.
- 5 Il luttait sans défaillir contre les attaques du Siècle ;
il dénouait les difficultés insolubles, sans ambiguïté.
- 6 Si, la nuit, un hôte heurte à sa porte,
le cœur tremblant au plus léger bruit,
- 7 Il l'accueille en lieu sûr
et bannit de son âme toute crainte.
- 8 Le soleil levant remet Şahr devant mes yeux,
et le soleil couchant le laisse présent à mon cœur.
- 9 N'était la foule des désolés qui, près de moi,
pleurent leurs frères, la douleur m'aurait tuée.
- 10 Mais que de mères je vois gémir sur leur fils !
Que de pleureuses appelle aux larmes un seul jour
de revers !

- 11 Qui fera éclater sa prudence,
quand la dispute s'envenime ?
- 12 Tu verses tes dons sur la tribu entière,
sur ceux qui vont à la razzia, sur ceux qui restent
sous la tente.

V.

Mètre kâmil (tronqué)

- 1 Jeune fille, j'étais chaque jour
recherchée par des regards amis ;
- 2 Mais, quand j'eus franchi le rideau, (1)
avec grâce, avec tact, j'écartai les hommes ;
- 3 Une mégère y veillait aussi,
avec un beau père, cloué à son siège comme le
caparaçon à la selle.

(1) La tente bédouine est encore partagée en deux par un rideau. Une jeune fille ne paraît dans le compartiment des hôtes, que pour le festin de ses noces.

II.

Mètre mutaqârib.

- 1 Qu'avez-vous ô mes yeux, pour repousser le sommeil ?
Vous pleurez . . . Ah ! Si les pleurs pouvaient quelque chose !
- 2 Vos larmes tombent, comme on voit tomber les perles : elles se succèdent plus rapides encore.
- 3 Leur chute les disperse de tous cotés.
Le fil qui les retenait les laisse rouler au loin.
- 4 Oui, pleure Şahr et ne pleure désormais que lui ;
pleure ce vaillant, ce chef plein d'éloquence.
- 5 Il a passé et sur sa trace nous passerons.
Quiconque est debout, tombera.
- 6 Ardent cavalier, orateur des foules,
loyal au jeu, renommé en tout lieu,
- 7 Le captif au jarret ensanglanté,
que traîne une lanière fortement nouée,
- 8 Te fait entendre son cri de détresse et tu romps ses liens,
quand nulle main avant la tienne ne lui laissait d'espoir.

V.

Mètre *ṭawīl*.

En entendant gémir une colombe.

- 1 J'ai pensé à Şahr, en entendant une colombe gémir,
modulant sur un rameau touffu son roucoulement
plaintif.
- 2 Mes pleurs lui répondirent, écho de ma douleur,
et un souvenir transperça mon âme :
- 3 Le souvenir de Şahr ! Ah ! J'en suis séparée
par la pierre du monument, ses parois glacées, le
désert !
- 4 Je vois le Siècle darder ses flèches, nulle ne s'é-
gare.
Celui qu'il enlève ne revient plus.
- 5 Le voilà maintenant, Şahr le chef généreux ! Il gît
impuissant,
mais vivant, il sut perdre et il sut sauver.

VI.

Mètre *ṭawil*.

- 1 Je l'ai juré, toujours ma lyre offrira une qaṣīdat (1)
à Ṣaḥr, mon généreux frère, en toute assemblée.
- 2 Que, pour ta rançon, Sulāim offre et ses guerriers
et ses adolescents :
que tous pour toi livrent leur visage à la mutila-
tion!

(1) Un poème, une élégie.

Rime en Q.

La pièce suivante est une réplique à 'Umar fils d'al Ḥaṭṭâb. Il trouva un jour, à la Ka'bat, al Ḥansâ' accomplissant les rites traditionnels, mais la tête rasée et découverte, contre les prohibitions de l'Islam. Elle portait suspendues aux franges de son voile deux sandales de son frère Ṣaḥr, se frappait le visage et pleurait. 'Umar lui dit: « Tu fais ce qui est défendu par l'Islam. » Elle répliqua: « C'est que je pleure des cavaliers tels que l'Islam n'en voit pas. — L'Islam a fait table rase de ce qui était avant lui, tu ne dois ni découvrir ta tête, ni frapper ton visage. » Al Ḥansâ' obéit, mais elle improvisa l'élégie qu'on va lire.

Mètre wâfir.

I.

- 1 Répands tes larmes ou bien fortifie ton cœur (1)
et souffre en silence si tu le peux! Mais non, tu ne
le pourras point.
- 2 Redis: Le plus grand des fils de Sulaïm,
« le prince de leurs cavaliers gît au désert d'al
'Aqîq.

(1) M. K. porte *واستفيقي* au lieu de *او افيتي*. Ce changement de conjonction modifierait ainsi le sens: « Répands tes larmes, puis arrache-toi aux pleurs . . . »

-
- 3 C'est en pleurant un autre mort après la perte de
Şahr,
que je sortirais de la droite voie.
- 4 J'en jure par ton père, si, tu n'as vu sur ma poitrine
qu'un cilice de deuil,
je ne suis en ceci, ni coupable ni rebelle. (1)
- 5 Mais la patience vaut mieux que le soin pieux
de porter ses sandales sur moi et de me raser la
tête.
- 6 Ah! Qui nous rendra ces nuits et ces jours
passés ensemble sur les penchants du 'Aqîq!
- 7 O douleur de mon âme au souvenir de la vie de
bonheur
qui s'écoula pour nous sur les coteaux embaumés
d'al Muḥattam et d'al Maḍîq!
- 8 Alors les puissants venaient dans nos demeures
plaider et soutenir leurs droits.
- 9 Les cavaliers s'assemblaient en armes,
à la première alerte, vaillants fils du désert.
- 10 Et quand les dents de la guerre ont grincé,
quand les braves fondent sur elle et font jaillir
l'éclair,
-

(1) Dans le même manuscrit le quatrième vers est :

فلا والله ما سليت نفسي فاحشة علمت ولا عقوق

Non, par Allah! Si je suspends mes pleurs,
ce n'est point au souvenir d'une injure, d'une froideur du
cœur fraternel.

III.

Mètre basîf.

Les vers suivants sont attribués par le Kitâb ul Aṣṣânî à Umm 'Amr, sœur de Rabî'at ibn Muqaddam, l'un des plus vaillants cavaliers de Muḍar, tué par Bîchat Ibn Ḥabîb, de Sulâim.

- 1 Qu'a donc ton œil pour épancher ainsi ses larmes ?
Elles coulent jusqu'à la dernière, il n'en sait point
retenir.
- 2 Celui que je pleure m'a légué, en périssant,
une douleur qui me consume sans pitié.
- 3 Ah ! Si la maladie (1) cédait à la tendresse des pa-
rents,
ma tendresse et ma douleur auraient sauvé mon
frère !
- 4 S'il eût pu être racheté, il l'eût été par tous les
siens :
j'eusse donné pour lui tous mes biens, tout mon or.
- 5 Mais celui que la Mort perce de ses flèches,
nul médecin dévoué, nul enchanteur ne le guérit.

(1) Ce vers ne saurait s'appliquer à Rabî'at qui mourut en combattant ; mais il convient parfaitement à la mort lente de Şahr.

-
- 6 Je te pleurerai tant que gémira la colombe,
tant que le passant me verra errer la nuit loin de
ma couche.
- 7 Je te pleure comme la mère désolée pleure son fils :
à son souvenir les sources de ses larmes ne tari-
ront point.
- 8 Va ! Que Dieu te garde près de nous, ô toi qui as
rencontré
ce qu'après toi tout vivant rencontrera.

Le vers suivant est cité par Ibn Manşûr il Afrîqî, dans son grand dictionnaire, *Lisân ul 'Arab* ; il faisait partie d'une élégie perdue.

Mètre wâfir.

Le sang de Hâsim est un collyre à mon œil ;
il ne se fermait plus et ne laissait aucun œil se
fermer.

VIII.

Mètre magzû' ul kâmil.

- 1 Je pleure le vaillant, que vos mains
ont enfermé sous la lourde pierre.
- 2 Ceint du glaive, son bras brandit
la lance aux coups redoublés.
- 3 O Şahr qui ramènera les chevaux de guerre,
quand leurs cavaliers pressent leur fuite rapide ?
- 4 Tous sont bardés de fer,
et leur armure resplendit.
- 5 Où es-tu quand souffle impétueux
le vent glacial du Nord,
- 6 Quand volent clair semées des nuées légères,
d'où s'échappent quelques gouttes à peine ;
- 7 Quand la crainte agite les cœurs
des indigents chargés d'une famille nombreuse ?
- 8 Tu fus le plus hospitalier des hommes.
O Şahr, l'homme aux actes généreux !
- 9 Vers toi se tournaient les regards, vers toi
les cœurs, ô chef magnifique dans tes dons !

-
- 5 Tes flèches (1) paient libéralement l'enjeu quand
d'autres lésinent,
cher adolescent, pur d'avarice, toujours généreux.

(1) Nous lisons *قَدْ حَاكَ* au lieu de *قَدْ حَالَ*. Il s'agit des flèches du jeu du Matsir, sorte de loterie où chacun déposait son enjeu.

VII.

Mètre *ṭawīl*.

- 1 Est-ce le souvenir de Şaḥr qui fait couler tes larmes,
se pressant rapides comme un rang de perles ?
- 2 Il était parmi nous ce jeune vaillant, il n'avait pas
son pareil,
subvenant aux besoins d'une mère, protecteur du
délaissé ;
- 3 Illustre, il fait rejaillir autour de lui la gloire,
tout homme généreux reste en deçà de ses bien-
faits.
- 4 Ta mort a séparé les deux rameaux de Sulāṁ ; vi-
vant tu étais sa force,
quand se levaient sur nous les jours mauvais.
- 5 Tu n'as point oublié les liens du sang
ni ceux de la tutelle. Tu sauvais le coupable refu-
gié sous ta tente.
- 6 Chez toi les sollicitateurs affluaient dès le matin,
tu les comblais de tes dons, comme une mer dé-
bordante.
- 7 Tu subvenais largement à tout besoin, ô Şaḥr !
Vers toi volait toute indigence, comme l'oiseau
flairant sa proie.
- 8 Issu du rameau chef de la tribu,
les cavaliers à l'instant du choc te criaient : Va !
Şaḥr, en avant !
- 9 Au souvenir de ses bienfaits, de sa vaillance,
toute vie fuit mon âme, tout plaisir meurt.

-
- 22 Il est beau en ce jour de défense,
quand les femmes poussent des cris d'effroi.
- 23 Mais tu t'élanças sur lui et tu le laisses
gisant sur le sol, le front dans la poussière.
- 24 Et tu pousses en avant ton vigoureux coursier de
pur sang arabe,
qui vole comme si un djinn animait son corps.
- 25 Et cependant de vrais braves qui ont lancé leurs
coursiers rapides
droit à l'ennemi, le regardant en face,
- 26 Fuients, se dispersent et tu les vois
haletants, le visage ensanglanté.
- 27 Oh oui ! Je te pleurerai, fils d'as Šarfd !
Mon œil sera à jamais rebelle au sommeil.

-
- 8 Ils pleurent un guerrier généreux qui gît maintenant,
dans la cavité d'un tombeau où crie l'oiseau funèbre.
- 9 Pleurez sur Sahr, le meilleur des fils de Ma'add,
vous sages de Ma'add et vous, ses guides.
- 10 Tu poussais dans la mêlée cavaliers contre cavaliers;
entre les deux chefs tournait la meule de la guerre.
- 11 On voyait ondoyer les larges plis de ta cote de mailles,
sur une cavale élancée comme la sauterelle du désert.
- 12 Elle bondit, alors que s'entrecroisent les lances
et que leur fer verse un poison mortel ; elles s'échauffent,
- 13 Préservent le guerrier, écartent les coups,
leurs étincelles glacent de terreur les assaillants
- 14 Tu attises sans cesse leur feu par les coups que tu portes;
leurs pointes (1) en se croisant, vomissent la mort.
- 15 Qui accueille un hôte comme toi, quand le vent du nord
ébranle les demeures et que le vent d'est lui répond
par ses sifflements ?
-

(1) Nous lisons ^{عَلَاهَا} au lieu de ^{كَلَاهَا}

Le texte des vers de Ṭarafāt se trouve à la suite de ceux de sa sœur dans l'édition arabe-française.

La gloire dardait ses premiers rayons sur le front de l'insouciant jeune homme, toutes les illusions de la vie se peignirent à lui en un séduisant mirage; il laissa la vie paisible du chamelier pour les courses aventureuses du troubadour. Mais l'anecdote des chameaux laissa trace dans ses vers. Nul poète arabe ne décrit plus complaisamment que Tarafat les grâces de ce précieux animal, que notre œil européen trouve si disgracieux. Trente vers de la Mu'allaqat célèbrent les rares qualités d'une chamelle de voyage.

Mètre ṭawīl. Rime en D.

- 6 Si les soucis m'assiègent, je bondis sur ma chamelle,
capricieuse, sémillante, qui part le soir et reprend
dès le matin sa course.
- 7 Son pied est sûr, son dos large comme la carène
d'un navire;
aux coups de ma verge, elle court sur un sentier uni
comme mon manteau de Yaman.
- 8 Forte comme un chameau, membrue, elle a le pas
léger de la mule,
le trop rapide de l'autruche fuyant un mâle grisâtre,
déplumé.
- 10 Elle sort du pacage des deux collines, où s'engrais-
sent les chamelles laitières.
elle y broutait les herbes hautes, arrosées par toutes
les pluies de printemps,
- 11 Elle répond empressée à la voix du chamelier,
sa queue étale de longs crins divisés, pareils aux
deux ailes d'un aigle.

le tâtonnant, était lui-même poète de valeur. L'oncle et le neveu firent à Wardat et à al Hirniq des adieux qui pour Tarafat devaient être les derniers. Arrivés à al Hîrat, une boutade heureuse du jeune homme les mit d'abord en faveur. L'un des poètes de cour, al Musayyab fils de 'Alas (1), récitait devant le roi 'Amr une pièce commençant par ce vers :

Mètre *ṭawil*. Rime en M.

1 J'aime à fuir les soucis sur le dos voûté
d'un chameau agile, marqué de l'aş şay'arîyat. . .

« Bon! s'écria Tarafat, voici que le chameau devient chamelle »! La marque susdite était en effet celle des chamelles du Yaman, fort estimées pour leur légèreté et l'élégance de leurs formes.

'Amr, fils de Hind, prince d'un caractère sombre et jaloux, se plaisait pourtant aux saillies des poètes et les prenait pour compagnons de ses rares plaisirs, la chasse et quelques festins. Un jour, que Tarafat et son oncle mangeaient à la table du roi, la sœur du prince entra dans la salle. Le jeune poète improvisa sur le champ pour elle deux vers qui n'ont pas été conservés. 'Amr jeta sur lui un regard plein de menace. Al Mutalammis trembla pour son imprudent neveu; celui-ci en fut

(1) Selon une autre tradition la pièce du chameau chamelle serait d'al Mutalammis, il l'aurait récitée dans une assemblée des Banû Qays; Tarafat encore enfant jouait avec ses petits compagnons, l'oreille attentive aux vers de son oncle. A sa malicieuse exclamation al Mutalammis aurait répliqué: « Ta langue, enfant, est une langue de vipère, son venin te tuera ».

- 3 Auprès d'elle deux brebis, et, jouant avec elle sans l'effaroucher jamais, un bélier bondissant!
- 4 Par ta vie! Qâbûs, fils de Hind, gouverne assez stupidement.
- 5 Le siècle a ses âpretés et ses douceurs ; l'empire ses jours d'équité et ses jours d'injustice.
- 6 Un jour pour nous, un jour pour les kirwân; (1) mais les pauvrets peuvent s'envoler et nous n'avons pas d'ailes.
- 7 Leur jour est meurtrier : Le faucon les pourchasse sur les coteaux ; le nôtre est fastidieux : debout, sellés et bridés, nous ne pouvons ni dormir ni courir.

Le premier et le quatrième vers étaient plus qu'imprudents, ils furent pour le poète sentence de mort. Un jour en effet le roi 'Amr, chassant avec ses favoris et voyant la bête forcée, dit à 'Abd 'Amr le gros cousin de Tarafat : « Perce-la de ton épieu. » 'Abd 'Amr manqua le gibier et le roi lui dit en riant : « Ton cousin Tarafat est bon peintre, le portrait qu'il a fait de toi ne laisse rien à désirer. » et il lui récita les vers en M que nous connaissons. Le favori piqué au vif répliqua : « Mon cousin a la dent venimeuse, il a mordu plus haut seigneur que moi. » Et il riposta par la pièce en N, improvisée à la porte du prince Qâbûs. Le courroux

tions de l'Islam; leurs orgies consistaient d'ordinaire à se gorgier de lait.

(1) Sorte de perdrix que l'on chassait au faucon.

c'est eux qui déplument tes flèches et les émoussent.

- 3 Ils ont frappé ton seigneur par derrière, toi cependant
sans faire jamais volte-face, tu fuis d'un pied rapide.

Nous omettons une autre épigramme, stigmatisant les ignominieux désordres du favori : elle est rejetée comme apocryphe par al Ḥusayn ul Qawârîrî.

Mètre wâfir. Rime en K.

- 1 Que ta mère te pleure, ô 'Abd 'Amr!
Est-ce donc par la honte qu'on devient frère des rois?

Un autre fragment nous apprend qu'al Ḥirniq, persécutée comme son frère, dut s'exiler quelque temps avec les siens.

Mètre wâfir. Rime en M.

- 1 Qui portera ma plainte au roi 'Amr, fils de Hind?
Qui lui dira : Toute beauté a des taches?
- 2 Tu nous expulses d'une terre libre,
d'une terre où ses fils vivent heureux.
- 3 C'est le cri de la fille du désert,
quand son cœur bat d'effroi et devine l'approche
des armées.
- 4 O mon père, dit-elle, qu'annoncent ces vols de
Qatâ effarouchées?
La qatât se plaît-elle donc dans les ténèbres?

Mètre wâfir. Rime en Q.

- 1 J'ai juré de ne pleurer après Biśr,
nul vivant que la mort moissonne, fût-ce un ami.
- 2 A lui seul mes larmes et à 'Alqamat, son vaillant fils!
A l'heure où ils tombèrent, l'âme de tout guerrier
remontait à sa gorge.
- 3 Autour de Biśr chancelaient les fils de Ḍubay'at
comme s'inclinent les troncs d'une forêt en flam-
mes.
- 4 Les Wâlibat leur firent vider la coupe de mort,¹
à Qulâb, eaux fatales où le Destin les poussa
comme un troupeau à l'abreuvoir.
- 5 Champ de Qulâb, que de membres épars sur ton
sol sanglant,
restes des généreux, des forts! Que de crânes
fendus,
- 6 Nobles têtes d'amis des rois, par eux
comblés de présents, buvant le vin de leur coupe!
- 7 Ses ennemis ont mutilé Bakr, lui ont ravi sa gloire.
Le feu de ma douleur tarit la salive en ma bouche.
- 8 Nos filles pleurent immobiles,
nul pinceau ne noircira leurs cils humides.
- 9 Nul époux ne leur offrira le douaire des noces :
Biśr n'est plus,
Fâtik gît dans son sang. Qui peut nous rendre notre
gloire?

Al Ḥirniq dit encore :

Rabí'at? Toujours est-il, qu'elle eût un souvenir funèbre pour le roi d'al Hirat, meurtrier de son frère, et pour 'Abd 'Amr, instigateur du crime.

La nouvelle de l'assassinat du roi 'Amr parvint aux tentes de Bakr avec celle de la mort de son odieux favori. Al Ĥirniq dit alors :

Mètre kâmil. Rime en A'.

- 1 'Abd 'Amr a péri et avec lui les rois;
Le 'Irâq sera à qui voudra le prendre.
- 2 Tes aïeux, ô fils de Biśr, eurent la gloire
pour parure et pour manteau ;
- 3 Et Martad et Biśr ton père
ont bâti ta demeure sur les hauts sommets.

Les vers de Ṭarafât, cités dans cette étude, ne se trouvent pas dans la notice de notre manuscrit. (Nous en empruntons le texte à l'ouvrage du R. P. L. Cheikho « *Les poètes arabes chrétiens* ». L'auteur de ce recueil, s'appuyant sur les témoignages des écrivains musulmans eux-mêmes, restitue au christianisme la plupart des gloires littéraires de l'Arabie antéislamique. Ṭarafât fut chrétien comme tous les Bakrites : il l'oublia trop dans la prospérité. S'en souvint-il à l'heure de son

affreux supplice, et poussa-t-il un cri de repentir vers le Dieu du Calvaire ? Nul ne le saura jamais, si ce n'est celui qui a pu inspirer et exaucer la suprême prière du poète.

